

QUAND JANETTE ET LES AUTRES NE VEULENT PLUS RIEN SAVOIR

les femmes et l'information

D O S S I E R

Pourquoi nous pencher sur les médias ? D'abord parce que LA VIE EN ROSE est une revue d'information, c'est-à-dire un des éléments de la faune de plus en plus complexe des médias. Parce que de l'espace que nous occupons à la devanture des kiosques, coincées entre Madame et Chasse et pêche, deux rangs au-dessus du Journal de Montréal, nous regardons proliférer autour de nous la presse dite d'information, la presse féminine, la presse porno, la presse d'argent... sans y déceler beaucoup d'affinités. Parce que déambulant devant ces vitrines, nous ne nous reconnaissons pas dans les images qu'on donne de nous.

Comme toute presse d'opinion, la presse féministe et autonome a la santé fragile ; elle doit pour mieux s'enraciner bien connaître le sol environnant. Ce dossier est un reportage ; nous voulions recueillir des impressions et des commentaires de femmes sur les médias, vus de l'extérieur et de l'intérieur.

Nous sommes d'abord allées voir des journalistes « patentées » ; nous avons trouvé des femmes en période de crise et de doutes, absorbées dans une difficile remise en question de leur rôle et (absence de) pouvoir. Des journalistes en grève de Radio-Canada aux organisatrices du colloque de l'automne :

LES FEMMES ET L'INFORMATION, les constats sont sensiblement les mêmes, si les terrains de lutte diffèrent. Mais il y avait aussi ces autres journalistes, non patentées celles-là, exploratrices tranquilles ou téméraires de pratiques journalistiques différentes, et souvent dénigrées, comme Janette Bertrand et, à l'autre bout de la ligne, les femmes du collectif Des luttes et des rires de femmes. Comment voient-elles leur intervention ?

Et enfin, question de vigilance, nous avons (re)questionné rapidement les images déversées sur nous, imprimées à des milliers d'exemplaires, télévisées, redondantes à nous donner les bleus... parce qu'elles servent bien à quelque chose et à quelqu'un, ces images. Simples messages ou apprentissage ? Et quant à notre point de vue, vous pourrez le trouver en éditorial.

L'ENVERS DU SILENCE

QUÉBEC, décembre 1980 : Le congrès annuel de la Fédération professionnelle des journalistes du Québec¹ se poursuit au Château Frontenac. 300 journalistes, une dizaine d'hommes politiques et de syndicalistes, essayent de répondre à la question : « Qui nous dit quoi dire ? » « Et si c'était les hommes qui nous disaient quoi dire ? » avait déjà répondu Nathalie Petrowski dans une lettre au 30, organe mensuel de la FPJQ. En effet, peu de femmes se retrouvent, ces jours-là, « sur les panels » ou dans les préoccupations du congrès. Réaction spontanée : à l'initiative de Gisèle Tremblay, une vingtaine de femmes journalistes se concertent et ripostent en plénière, pour dire d'abord que cette absence des femmes est inacceptable, qu'on aurait dû consacrer au moins une discussion de ce congrès national au fait que ce sont majoritairement des hommes qui dictent la parole aux médias et, à l'intérieur des médias, aux femmes journalistes. Pour dire ensuite qu'elles se contenteront, cette fois, d'une minute de silence.

« La femme journaliste vit une situation particulière et ambiguë: en effet, son rôle enferme en lui-même la double condition d'oppression commune à toutes les femmes et de semblant de privilège pour être admise dans le monde des hommes et par conséquent au pouvoir ».

ECRIRECONTRE
expérience, réflexions et analyses
de femmes journalistes italiennes

Silence, donc, dans la grande salle du Château. Et malaise général. Puis soulagement (« Donc, elles ne feront pas de scène ! ») et adoption unanime d'une proposition suggérant l'organisation en 1981 d'un colloque sur les femmes et l'information, organisé par des femmes. Ce

colloque, qui sera en même temps le congrès annuel de la FPJQ, aura lieu les 23, 24 et 25 octobre prochains à l'hôtel Méridien de Montréal. LA VIE EN ROSE donnait rendez-vous, un soir d'été, à trois des organisatrices pour savoir, au-delà des circonstances, quelles réflexions personnelles les ont amenées à considérer l'urgence d'une telle rencontre. Voici les propos de Gisèle Tremblay, Yolande Brassat et Raymonde Provencher.³

GISÈLE TREMBLAY: Au moment du congrès de Québec, j'écrivais un manifeste féministe² et, réfléchissant à l'oppression des femmes, je découvrais que si on avait toujours déployé tant d'efforts pour contenir les femmes, c'est qu'elles avaient en elles une grande puissance. On n'utilise pas un tel arsenal pour enfermer une mouche ! Cette puissance fait peur aux hommes, évidemment, et, à la suite d'une longue oppression depuis longtemps intégrée, fait peur aux femmes elles-mêmes. Cette double peur, je l'ai retrouvée au congrès, quand j'ai proposé aux femmes d'intervenir ; il y eut d'abord un mouvement d'enthousiasme puis un net recul : « Ah non ! On va jeter la FPJQ à terre, ça va être trop agressif, etc. » La peur des femmes, donc, et en plus, on l'a su plus tard, la peur des hommes de la FPJQ : « Qu'est-ce qu'elles vont faire ? Que va-t-il se passer ? »

Si la parole faisait si peur aux femmes, il était urgent de commencer par là, de prendre la parole. D'où l'idée du colloque. Il fallait aussi dépasser les applaudissements d'usage ; taper des mains est une façon de se laver les mains.

De tout ça découlent les deux objectifs du colloque : en premier lieu, qu'il serve à libérer la puissance contenue des femmes, en l'occurrence des femmes journalistes. Qu'elles prennent d'abord conscience de la leur, pour mieux mettre en évidence celle des autres femmes. Il faudrait pour cela étendre l'information sur les femmes à tous les secteurs — politique, économique — au-delà de ceux traditionnellement féminins où on en reste encore à l'image de victimes : femmes violées, battues, bafouées.

J'ai un exemple à donner de cette puissance : Thérèse Parisien, seule femme

journaliste dans un hebdo régional. Elle y faisait vraiment tout, couvrir les événements, ouvrir des pages culturelles, surveiller la qualité du français, assurer l'administration et la photographie, tout. Un jour, l'éditorialiste-propriétaire se retrouve à l'hôpital, terrassé par un infarctus. Il demande à T.P. de lui trouver un remplaçant : « Il me faut absolument un gars pour assumer ma succession pendant mon absence ! » Elle n'a appelé personne : « Pourquoi ? J'ai toujours fait le journal toute seule, depuis 4 ans... » Et lui se cherchait un gars ! Dans le même journal, on offrait 150 dollars/semaine aux *aspirantes-journalistes* et, d'office, 200 dollars aux *aspirants*. C'est un exemple, bien sûr, d'injustice envers elle, et de discrimination, mais c'est aussi l'exemple d'une puissance en action, de quelqu'un d'énergique et de créateur. C'est ça qu'il faut voir : pas une victime écrasée, mais une force qu'on cherche à contenir.

La puissance des femmes est cependant isolée, collectivement inconsciente d'elle-même. Le deuxième objectif du colloque serait de ressouder les éléments de cette



Photos : Anne de Guise

force, de la rendre collective, par la prise de conscience... et après, les femmes décideront elles-mêmes de démarches collectives.

YOLANDE BRASSET : Moi, je venais de passer un an à l'exécutif de la FPJQ avec des hommes habitués à avoir la parole. J'avais donc beaucoup écouté et peu parlé. Je viens d'une région, j'ai toujours travaillé isolée et éloignée des grands centres, toute seule ou presque. Je me sentais doublement marginalisée, femme sans le pouvoir de la parole et « régionale ». Le colloque m'a révélée à moi-même ; je sens qu'il y a des choses en information qui sont incorrectes et qui doivent changer. Moi, mon objectif est que les gens des régions viennent en « gang » au colloque et se fassent entendre. L'histoire que Gisèle racontait, c'est le vécu des femmes journalistes dans les hebdos, surtout non syndiqués. Nous avons des responsabilités, mais pas de pouvoir.

Il faudrait nous regrouper et créer entre nous un mouvement de solidarité qui nous donne la force de continuer, parce que de plus en plus de filles s'épuisent à faire des jobs comme ça. D'autant plus que la situation a changé : traditionnellement, les hebdos servaient d'écoles aux journalistes débutants avant de sauter au quotidiens. Aujourd'hui il n'y a plus de travail ailleurs, dans les grands médias... et on voit qu'il y a du travail intéressant à faire en région, à un niveau plus humain, plus près du vécu quotidien des gens... mais cette proximité est aussi plus dure à supporter, comme responsabilité face aux lecteurs et au milieu. N'importe, bien des femmes seraient prêtes à le faire, avec de meilleures conditions de travail.

La discrimination elle-même est plus subtile, mais encore très présente dans les hebdos où les journalistes sont syndiqués. Dans mon journal, par exemple, on distribuait les secteurs entre nous, 6 journalistes dont 2 femmes — ça, c'est l'équilibre ! D'ailleurs, quand j'y suis entrée, le

directeur s'était informé auprès de l'autre femme pour savoir si ma présence la dérangerait !.. — et à cette réunion, je voulais le dossier politique. Deux gars le voulaient aussi et personne ne lâchait prise, jusqu'à ce qu'un gars se lève et dise « Je ne veux pas t'insulter, Yolande, mais moi je vois mieux un homme à la politique qu'une femme ! »

Ça m'a écœurée. Ce sont des anecdotes, mais tout à fait représentatives de la réalité. Quand on a voulu organiser le colloque du Cercle de Presse des Laurentides, c'était acquis pour moi qu'on y ferait un atelier sur l'image des femmes dans les médias de la région, mais j'ai été obligée de me battre pour leur faire accepter, en tant que présidente du Cercle. Plusieurs n'en voyaient pas la pertinence.

À cet atelier sur l'image des femmes dans les médias des Laurentides (30 mai 1981), les 40 femmes présentes — journalistes, militantes péquistes, syndicales ou féministes, membres de l'AFEAS, travailleuses culturelles — après avoir longuement et unanimement critiqué les médias de la région, proposèrent : de créer une table de concertation des Laurentides, regroupant des femmes et groupes de femmes de la région, afin d'établir collectivement des stratégies d'utilisation des médias existants ; d'agir en tant que comité de vigilance, contre le sexisme, l'absence ou la déformation de l'information sur les femmes ; et d'encourager la formation de groupes de travail locaux. Elles s'engagèrent aussi à supporter la presse autonome de femmes, et à la susciter dans les Laurentides.

Et si ce regroupement fonctionnait ? Et qu'il s'en développait partout ?

RAYMONDE PROVENCHER : À mon tour... Moi aussi, pendant des années, aux congrès de la FPJQ, j'ai regardé les gars parler, concis, pertinents... Étais-je aussi capable de me lever et de parler ? Et puis j'ai commencé à m'en mêler, doucement, et à un certain moment, intriguée, j'ai décidé de me présenter au bureau de direction de la FPJQ. Plus tard est arrivée cette proposition de colloque. Moi, j'ai dit : « je suis féministe, parce qu'une femme qui se dit non-féministe — et j'aimerais bien que ça se dise un moment donné — dit qu'elle n'est pas femme. Être féministe, c'est être pour soi-même ! » Ça ne se pose même pas comme question. Une fois que tu as dit ça, tu regardes autour de toi... Moi, j'ai toujours travaillé à la télévision et, à la TV, une fille doit avoir une image précise. Bien sûr, il y eut des exceptions comme Judith Jasmin... mais ça n'a pas dû être drôle pour elle ! Pourquoi, dès qu'on parle d'une femme, est-ce qu'on traite du côté esthétique ? Je pense, par exemple, à Jocelyne Blouin, Miss Météo, qui a été particulièrement bousillée... Alors que Alcide Ouellet, lui, qui n'est pas radiophonique, est devenu la particularité d'une émission, CSF-bonjour, et passe comme un personnage. À moi, on m'a reproché d'être « aux antipodes de la télégenie » ! Jamais tu n'entends ce genre de critique pour un gars.

GT : C'est comme Gisèle Gallichan ; quand elle relate ce qui se passe à l'Assemblée Nationale, moi j'aime ça, parce que c'est vivant, ni froid, ni distant Elle ne raconte pas une affaire abstraite, mais des êtres humains, qui passent des lois. Eh bien, on lui a reproché précisément ça, parce que ça ne répond pas aux patterns masculins d'information, encore plus rigides en politique.

Dans les grosses boîtes, comme Radio-Canada ou Radio-Québec, la plupart des recherchistes sont des contractuelles et, de plus en plus souvent, quand on ne renouvelle pas le contrat de femmes journalistes, on leur reproche, parmi les raisons données, d'être trop féministes. Est-ce qu'on jugerait un gars trop « pro-masculin » ?

RP : Finalement, tu retrouves le même isolement dans le métier, à la ville comme en région...

GT : Il y a aussi le fait que nous sommes absentes ; par exemple, aux Lundis de Pierre Nadeau, dernièrement, on décidait de faire toute une émission sur l'état de l'information au Québec. On nous a invitées à faire partie du public en studio, mais il n'y avait aucune femme sur le panel : 3 hommes ! On ne la voit plus, l'absence des femmes, à force d'habitude. Et dans un milieu soi-disant privilégié, plus ouvert, nous avons les mêmes problèmes. À Radio-Canada, par exemple, la majorité des recherchistes sont des femmes ; elles font tout le travail, se débrouillent, et après c'est un gars qui se pavane devant l'écran pour présenter ça. Encore à Radio-Canada, 95% des réalisateurs sont des hommes et 95% des assistantes sont des femmes... alors que



très souvent celles-ci font même la mise en ondes, et sont les vraies réalisatrices, sans en avoir ni le statut ni le salaire.

RP : Il existe un réseau entre les gars du métier, qui s'appellent, se critiquent... nous, les femmes, nous travaillons plus isolément, sans beaucoup nous entraider. Ça tient peut-être à l'idée de la compétition, même si de plus en plus de femmes n'ont plus le goût d'embarquer là-dedans.

GT : Il est vrai que nous commençons toutes par intégrer — même inconsciemment — les patterns masculins, parce que nous voulons réussir, et c'est ainsi que beaucoup de femmes journalistes ont réussi. Mais il y a aussi toutes les autres qui, à un moment donné, ne supportent plus la tension interne et ne veulent plus, ne peuvent plus, travailler contre elles-mêmes, en faisant violence à leur vraie nature dans la façon de concevoir ce travail... c'est là que la réflexion commence.

« Toutes (les femmes journalistes) ont lourdement payé leur choix professionnel dans leur vie personnelle. Elles écrivent « contre » les femmes, c'est-à-dire contre elles-mêmes, quand le journal les utilise, précisément, pour faire passer des modèles féminins diminués, infériorisés, par le biais d'articles sur la mode, la cuisine, « l'économie domestique », d'interviews de divas ou d'épouses d'hommes célèbres, de bavardages superficiels et insignifiants concernant les mœurs actuelles, etc. C'est justement aux femmes qu'incombe le devoir de faire passer un modèle féminin antiféministe, de se nier elles-mêmes pour nier les autres femmes ».

ÉCRIRECONTRE



C'est vrai pour le contenu. Exemple : le budget Parizeau. On invite des économistes mâles à en faire le commentaire : « Que seront les effets de ce budget sur les hommes d'affaires ? Sur les cadres à haut revenu qui se trouvent infériorisés par rapport à leurs collègues ontariens ? » etc. Ce sera le genre de questions posées, et c'est normal, par des hommes à d'autres hommes. Mais la ménagère à faible revenu ? Qui va relever dans le budget tout ce qui concerne les femmes ? Personne, parce qu'il n'y a pas de femme mêlée à son élaboration, pas de femme économiste pour commenter et pas de groupes de femmes qui vont réagir en conférence de presse au budget. Tout un secteur nous échappe, alors que ses conséquences nous touchent quotidiennement, au foyer et au travail — et on n'en parle pas... C'est vrai aussi pour la forme ; pourquoi ne ferions-nous pas une information plus globalisante, en pensant à l'émotion des gens, comme Janette Bertrand le fait depuis des années, hors des patterns masculins, et cette information — car c'en est — est snobée, dénigrée, parce qu'on continue à privilégier l'information de déclaration politique, alors que ce n'est pas ce qui touche le plus les gens. Si nous étions là, nous, pourquoi ne sélectionnerions-nous pas autrement ? Ça ne veut pas dire que nous n'en parlerions pas, de la politique.

YB : Peut-être qu'on devrait former des groupes de pression, et leur dire : « On n'est pas d'accord avec le genre d'information que vous faites. »

GT : De toute façon, elle arrive dans un cul-de-sac, l'information selon les patterns masculins, elle est particulièrement mauvaise depuis 3, 4 ans au Québec.

RP : Quant au colloque, on nous demande souvent si les hommes y seront ; nous ne ferons pas d'efforts particuliers pour les rejoindre. Ce sont les femmes des régions et des groupes que nous voulons amener là. Tant mieux si les hommes et les patrons viennent, mais nous serons aussi préparées à les empêcher de kidnapper la parole, comme cela se passe trop souvent.

YB : Et c'est pour ça que la deuxième journée est importante, avec les témoignages de femmes et groupes de femmes insatisfaites des médias. Si nous voulons changer notre façon de travailler, y replacer nos valeurs, nous devons nous rapprocher d'elles — la masse des lectrices et auditrices —, accepter leurs critiques de notre travail, chercher avec elles de nouvelles voies, de nouveaux modèles... et avoir leur appui si nous le faisons.

GT : En plus, on a estimé essentiel d'ouvrir ce colloque vers l'extérieur, qu'on ne se retrouve pas encore à se regarder le nombril entre Québécois... on s'imagine souvent qu'on recommence le monde, ici ! D'où la présence d'invitées étrangères, parce qu'il faut comparer notre réalité aux leurs. Une Française : Martine Storti, et une Américaine.

« L'Histoire d'aujourd'hui s'écrit dans l'instant même de son devenir. On peut la photographier, la filmer, la graver sur bandes comme les interviews de ces quelques personnages qui contrôlent le monde ou bouleversent le cours des événements. On peut la diffuser immédiatement : par la presse, la radio, la télévision. On peut l'interpréter, la négocier à chaud. Quel autre métier permet d'écrire l'Histoire dans l'instant même de son devenir, et d'en être le témoin direct ? Le journalisme est un privilège extraordinaire et terrible. »

Oriana Fallaci.
ENTRETIENS AVEC L'HISTOIRE

Et finalement moi, j'aimerais aussi que ça porte sur l'ambiguïté de l'information sur les femmes. Pour qu'il y ait de l'information, il a fallu créer des secteurs particuliers, qui sont devenus des ghettos : famille, éducation, santé, etc. Mais si ces ghettos disparaissaient l'information sur les femmes ne serait pas forcément étendue aux autres secteurs. Il y a aussi l'ambiguïté d'être une femme journaliste ; moi, je ne veux pas être forcée de ne couvrir que les viols, l'avortement et l'éducation... alors que ça concerne aussi les hommes. Le but étant qu'on parle des femmes dans tous les secteurs et aussi que les femmes journalistes puissent parler de tout même du budget Parizeau !

Propos recueillis par
FRANÇOISE GUÉNETTE

1/ FPJQ : « La Fédération n'est pas une corporation professionnelle comme celle des médecins ou des pharmaciens, mais une fédération d'associations de journalistes, dont le mandat est de discuter et de réfléchir sur le métier dans ses aspects professionnels. L'adhésion s'y fait par syndicats, cercles de presse régionaux ou autres regroupements de journalistes, ou encore à titre individuel. Un des intérêts de la FPJQ étant de pouvoir regrouper les journalistes isolés, non-syndiqués et non-syndicables. Les syndicats de journalistes en sont par ailleurs membres. »
Yolande Brassat

2/ Voir communiqué en page 9.

3/ Gisèle Tremblay : pigiste, successivement journaliste au Devoir, au Jour, à l'émission Présent de Radio-Canada, à divers magazines.
Yolande Brassat : journaliste à l'Echo du Nord, hebdo de Laurentides. Présidente du Cercle de presse régional.

Raymonde Provencher : journaliste à la télévision de Radio-Canada, puis à l'émission l'Objectif de Radio-Québec.

4/ À la demande du Comité d'action politique des femmes du Parti Québécois. Voir LA VIE EN ROSE DE MARS 1981.

CONTRE la ligue du vieux «poil»



Photo : Anne de Guise

Le 30 octobre dernier, les 204 journalistes des salles de nouvelles de Radio-Canada à Montréal, Québec et Rimouski déclenchaient une grève légale qui dura huit mois. Vingt pour cent de ces journalistes sont des femmes. À quelques jours du règlement de la grève, donc en juin dernier, Sylvie Dupont rencontrait pour LA VIE EN ROSE Michèle Viroli et Danièle Levasseur, deux anciennes de la salle de nouvelles de Montréal.

LA VIE EN ROSE : Vous êtes en grève depuis maintenant plus de 7 mois. Dans votre lutte, y avait-il des enjeux touchant plus particulièrement les femmes?

MICHÈLE VIROLI : Oui. D'abord les congés de maternité, que les conventions précédentes avaient complètement négligés : nous avions 2 semaines de congés payés à 95% de notre salaire et le reste dépendait de l'assurance-chômage. De quoi vous décourager à tout jamais de pondre un oeuf ! Nous avons obtenu une entente qui engage Radio-Canada à combler la différence entre les prestations de chômage et une somme

allant jusqu'à 75% de notre salaire pendant 15 semaines. Ce n'est pas encore très impressionnant mais comme Radio-Canada a dû concéder cet avantage à toutes les autres employées de la boîte, c'est un gain important. D'autre part, il y avait le problème des surnuméraires, en grande majorité des femmes. Les surnuméraires n'ont aucune sécurité d'emploi et ne sont pas inscrit-e-s automatiquement ni à la Caisse de retraite ni aux régimes d'assurances de Radio-Canada. On exigeait d'elles et d'eux d'être disponibles dès qu'on les appelle, peu importe si c'était l'heure du souper par exemple. Après 2

ou 3 refus, on ne les rappelait tout simplement plus. Nous n'avons pas réussi à obtenir la sécurité d'emploi pour les surnuméraires, mais le syndicat est parvenu à négocier une majoration de 10% de leur salaire de base, comme compensation des avantages sociaux dont elles ne bénéficient pas. De plus, nous avons obtenu certaines clauses rendant moins arbitraires les sanctions prises par la direction dans le cas où un-e surnuméraire refuse de travailler au moment où on lui demande. Les surnuméraires seront maintenant appelé-e-s au travail selon leur ordre d'ancienneté.

LVR : Par ailleurs, qu'est-ce que cette grève aura changé pour les femmes du service des nouvelles de Radio-Canada?

MV : Disons d'abord que les problèmes des femmes n'avaient jamais été une grande préoccupation de l'exécutif syndical. Or, dans cette grève, les femmes ont pris énormément d'importance, parce qu'elles ont été des plus actives. Parmi les 30 ou 40 personnes qui ont fait le plus de bruit, qu'on voyait toujours sur les lignes de piquetage, qui ont été de toutes les actions, il y avait toujours une proportion très forte de femmes. Nous avons été en quel-

que sorte le moteur et l'âme de cette grève.

LVR : Ces femmes étaient déjà très impliquées dans les affaires du syndicat ?

MV ET DANIELÈ LEVASSEUR : Non, pas du tout.

LVR : Comment expliquez-vous alors leur rôle pendant la grève ?

MV : J'ai une petite théorie là-dessus. Les situations de crise dévoilent les gens. Pour moi, il est clair que dans la salle des nouvelles de Radio-Canada, ce sont les femmes qui constituent l'élément dynamique. Mais on ne les a jamais laissées s'exprimer. Nous avons toujours été cantonnées à des rôles mignons et subalternes avec des crétiens qui jouent les protecteurs avec nous. A cause de la grève, les structures paternalistes et hiérarchiques sont disparues tout à coup. Les rôles n'étaient plus fixés d'avance et dépendaient seulement de l'implication et de la personnalité de chaque gréviste. On s'est aperçu que les femmes étaient sorties de leur coquille. Plus rien ne les en empêchait.

Et puis, il y a eu un autre facteur, assez étonnant celui-là. Pendant la grève, nous avons constaté que les femmes étaient plus disponibles que les hommes, et cela pour une raison très simple : nous sommes presque toutes célibataires, séparées ou divorcées. Très peu d'entre nous avons un mari à la maison, contrairement à nos confrères qui ont presque tous une femme et 2 ou 3 mousses. En temps normal, cela leur sert : ils peuvent faire autant d'heures supplémentaires qu'ils le veulent et pendant ce temps, leur femme s'occupe de la maison, des enfants, fait leur ménage et leur bouffe. Nous, quand on travaille, on a du mal : après 3 soirées de reportage, si on avait un «ju-les», souvent il ne reste plus qu'à s'en trouver un autre. De toutes façons, le gars ne nous attend pas avec un souper tout préparé.

En temps de grève, c'est l'inverse : ce qui favorisait les gars devient un handicap. A la maison, les femmes se révoltent parce qu'il n'y a plus d'argent. La situation du mari devient difficile. Les gars mariés, habituellement très sécurisés, ont vraiment mal vécu la grève, alors que pour

nous autres, ça a pris des allures de longs congés sans solde, de gros party. Nous n'avions pas de maison en banlieue ou de voiture de l'année à rembourser. C'est une différence à laquelle je n'avais jamais pensé avant la grève.

DL : Nous étions très actives, nous partagions tous les risques, nous étions prêtes à tout. Notre point de vue prenait donc beaucoup d'importance. Nous avions une lutte commune, toutes les énergies y étaient canalisées, on n'avait plus le temps de nous mépriser. De plus, sur 5 personnes à l'exécutif, il y a deux femmes. Pendant la grève, pour la première fois depuis que je suis à Radio-Canada, je ne sentais plus le sexisme.

LVR : Vous vous êtes réunies pour parler du retour au travail...

MV : Oui. Cette réunion était une conséquence de notre nouvelle solidarité. Après avoir tellement travaillé ensemble pendant la grève, nous avons senti le besoin de nous asseoir et de réfléchir sur la situation des femmes dans la salle des nouvelles. Nous avons parlé de nos problèmes à l'intérieur, de nos conditions de travail. Chacune a raconté sa petite histoire ; nous nous sommes aperçues que nous nous étions toutes fait intimider et que nous avions toutes été victimes des préjugés qui traînent dans la boîte depuis une trentaine d'années. Un exemple parmi d'autres : une surnuméraire qui postule un emploi à plein temps se fait répondre qu'avec trois enfants, elle ne sera pas assez disponible pour partir en reportage...

Nous avons décidé qu'en rentrant, dans la mesure du possible (on se promet bien des choses pendant une grève...), chaque fois que l'une d'entre nous aura l'impulsion d'être victime de discrimination, de menaces voilées ou d'autres sévices, elle en référera aux autres. Nous en ferons un cas d'espèce, par exemple en allant voir le gars pour lui dire : « Comme ça, quand on a 3 enfants, on n'est pas un bon reporter ? » On fera un drame de chaque vacherie. On leur rendra la vie intenable jusqu'à ce qu'ils s'écoeurent de nous écoeurer.

DL : Nous nous sommes

aussi engagées entre nous à pratiquer au retour ce qu'on appelle de la discrimination positive.

MV : Une femme chef de pupitre, par exemple, favorisera une femme plutôt qu'un gars, même s'il est aussi compétent. Au diable l'égalité ! Les gars font ça depuis toujours entre eux et j'espère que nous allons vraiment le faire. Mais je n'en suis pas certaine parce qu'il y a toujours des tensions à l'intérieur d'un service. C'est un métier très individualiste... Mais l'intention est excellente.

Ce sont là des conséquences très positives de la grève. Tu sais, quand on travaille, on a des horaires tout à fait différents, surtout les surnuméraires. Depuis 7 mois, nous avons toutes le même

velles et où se situent les femmes ?

MV : En haut, il y a le rédacteur en chef. Puis, les chefs de pupitre, qui décident de l'ordre des priorités, de ce qui passera ou ne passera pas dans le bulletin. Comme tout le monde à partir de là, les chefs de pupitre sont syndiqués. Après eux, il y a les affectateurs qui distribuent le travail entre les reporters. Et finalement, il y a les rédacteurs, considérés à tort comme la plèbe du service des nouvelles. Pourtant, il faut des gens pour écrire les nouvelles et bien les écrire, mais comme c'est un travail moins « glamour », où on ne passe pas à la télévision, les rédacteurs sont très majoritairement des surnuméraires et donc des femmes. À la télé, il y a deux femmes reporters au



Michèle Viroli

horaire et j'ai pu rencontrer des tas de femmes que je connaissais à peine jusque-là, à qui je disais bonjour-bonsoir sans même savoir ce qu'elles faisaient exactement comme travail.

Ça fait 15 ans que je suis dans la salle des nouvelles. J'aurais pu au moins les prévenir de comment ça se passe, les avertir qu'on allait leur dire ceci ou leur faire cela. Parce qu'au fond les méthodes n'ont jamais changé ; c'est la même merde qu'on reçoit les unes après les autres. C'aurait eu moins d'impact sur elles, suscité moins d'amertume et moins de complexes. Mais chacune de son côté pensait que c'était un problème personnel.

LVR : Quelle est la structure de pouvoir à la salle des nou-

régional et une au national. Sauf pour deux femmes chefs de pupitre à la radio, les femmes sont complètement exclues des postes-clés, ceux où l'on décide du contenu de l'information. Je crois que c'est un problème énorme et un jour il faudra qu'il y ait des femmes cadres.

LVR : Dans Le Nouveau Canard, votre journal de grève, vous dites que la direction considère les femmes comme une main-d'oeuvre transitoire, manipulable, sans aucune aspiration de carrière. Comment cela se traduit-il ?

DL : Les hommes ont les postes les plus intéressants pendant que nous sommes toujours confinées aux mêmes secteurs, l'éducation, les affaires sociales, les chiens écrasés ou la condition fé-

minine. Les gars couvrent la « vraie » politique : par exemple pendant les campagnes électorales, ce sont eux qui suivent les chefs. Quand la direction a mis une femme au Parlement, elle a fait son effort et il lui semblerait inimaginable qu'il y en ait d'autres.

MV : Pourtant, tu vois, d'une certaine façon ils n'ont pas toujours tort de dire que les femmes n'ont pas de profil de carrière. Et moi je revendique le droit de ne pas avoir de profil de carrière. Qui a dit qu'il fallait en avoir un ? Je n'ai pas d'ambition et je pense qu'il y a d'autres femmes comme moi. Je ne voudrais jamais être présidente de Radio-Canada parce qu'il me semble que c'est la job la plus plate du monde. Et je refuse de passer les plus belles années de ma vie à faire

dérangeantes, parce que nous sommes différentes, que nous avons des valeurs autres et même une conception de l'information tout autre », Êtes-vous d'accord avec cela ?

MV : Il est évident que les femmes n'ont pas toutes la même conception de l'information. Chacune travaille avec son propre bagage d'expérience, son analyse et ses intérêts particuliers. Pourtant, en règle générale, je crois que les reportages de femmes sont moins sensationnalistes.

DL : Personnellement, j'ai l'impression que nous avons une façon de voir les choses qui n'est pas celle des gars. En reportage, il m'arrive d'être émotive, voire même agressive. Pourquoi devrais-je parler de l'exploitation des fem-

DL : Tous leurs critères sont des critères de mâles chauvins. Il faut que tu sois belle, eux peuvent être laids. Mais pas trop belle. Mimi par exemple, est trop belle ; ils disent que ça dérange les gens et les distrait du bulletin. Belle mais avec une voix grave. La voix radiophonique, c'est une voix grave, une voix mâle. Selon eux, une voix haute, c'est énervant, agaçant. C'est une voix de femme ! Et puis ils diront aussi qu'on fait des reportages trop féministes...

LVR : Pour eux, c'est une insulte ?

MV et DL : Oui. Féministe, virago, mal-baisée, lesbienne, etc. On ne se donne même pas la peine de réagir. Parfois, on a l'impression d'être au coeur de la ligue « du vieux poil », moustache et pantalon.

LVR : Allez-vous participer au colloque *Les femmes et l'information* organisé par la FPJQ¹ cet automne ?

MV : Moi, je ne crois pas beaucoup à tous ces parlotages. L'intention me semble louable, sans plus. Même si je rencontrais toute la FPJQ, ça ne réglerait pas mon problème dans la salle des nouvelles. C'est là, jour après jour, avec les femmes qui y travaillent, que je pourrai faire quelque chose. Je crains que ce colloque, comme la plupart des colloques, comme l'Année internationale des femmes, ne serve qu'à nous récupérer, à nous perdre dans des dédales de comités et de structures.

DL : Moi, je ne suis pas aussi pessimiste que Mimi. J'ai l'impression que cet échange peut s'avérer intéressant, d'autant plus que ça ne s'est jamais fait ici. Peut-être en tirerons-nous un peu plus d'assurance. À voir tant de femmes intelligentes, compétentes, articulées, vivre des problèmes similaires, on finira par se dire qu'il est impossible que nous ayons toutes tort. Et puis Mimi, quand même, si au lieu d'une hystérique dans la salle des nouvelles, ils en avaient trente, ce serait plus sympathique, non ?

Une entrevue de
SYLVIEDUPONT

1/ FPJQ : Fédération professionnelle des journalistes du Québec.

« Qu'est-ce que la nouvelle ? Ce qui fait la nouvelle est une partie précise, reconnue, de l'événement et non pas tout l'événement. Elle se situe indubitablement du côté de la réalité. L'expérience effacée, foulée, oubliée qui constitue le monde féminin et privé ne se raconte pas... »

« Ainsi cette division, public-privé, social-non social, reconnu-refoulé, qui correspond à la contradiction homme-femme, est un aspect principal qui se reflète dans l'écriture du journal et qui détermine les caractéristiques les plus générales de l'information ».

ÉCRIRECONTRE

«< Lorsqu'un fait dramatique se produit, comme cette femme qui jette son enfant de trois ans par la fenêtre, toute la presse est unanime : l'épisode est probablement la manifestation pathologique d'une folie pour quoi pas héréditaire et qui s'est déjà manifestée dans sa jeunesse par une dépression nerveuse. Une dépression qui se signale comme la conséquence d'une fatalité (la mort du frère), mais jamais comme le résultat d'un mode de vie inhumain dont la société, et non le hasard, est responsable ».

ÉCRIRECONTRE

« La Une, mais surtout l'article de fond et la rubrique politique restent le bastion du journalisme masculin ».

ÉCRIRECONTRE



Danièle Levasseur

Photos : Anne de Guise

des heures supplémentaires. C'est mon droit le plus strict. Mais au lieu d'apprécier à sa juste valeur le fait qu'une femme (ou un homme) n'aspire qu'à garder sa job et à bien la faire, ils pénalisent cette attitude. Pour eux, cela veut tout de suite dire qu'ils vont pouvoir se servir de vous, pour vous passer par-dessus à saute-mouton ou pour vous faire faire les sales jobs. Ils ne peuvent pas comprendre qu'on n'ait pas d'ambition. Ça ne s'inscrit pas dans leur système hiérarchique et compétitif.

LVR : Pendant la grève, une journaliste de Radio-Canada à Rimouski écrivait dans *Le Nouveau Canard* un texte intitulé « Être différentes ». En conclusion, elle affirmait : « Par notre seule présence, nous les femmes, nous sommes

mes indiennes avec une voix mielleuse ? Bien sûr, faire de l'information, c'est d'abord donner des faits, mais des sentiments peuvent passer dans ces faits. On veut que nous fassions de l'information aseptisée : le pour et le contre en une minute et demie. Pour moi l'information c'est beaucoup plus que cela. C'est d'abord une perception humaine des événements. Nous sommes obligées de nous imposer un modèle de gars : la froideur, la distance. C'est, semble-t-il, le seul modèle qui fonctionne, celui qui assure la crédibilité journalistique. Moi, je la conçois autrement, cette crédibilité.

MV : Nous avons un mal fou à imposer notre façon de faire. Les hommes n'en veulent pas, ça les terrifie parce qu'ils n'en sont pas capables.



DERANGER SANS CHOQUER

Du *COURRIER DU COEUR* à *MON MARI ET NOUS*, d'*OPINION DE FEMME* à *JANETTE VEUT SAVOIR*, Janette Bertrand sillonne depuis 30 ans le paysage québécois des communications. Elle y fait une sorte d'information parallèle, hors des normes mais efficace. Certains préfèrent ignorer cette démarche trop émotive et «féminine», nous l'appellerons pratique journalistique originale. *LA VIE EN ROSE* en a parlé avec madame Bertrand.

LA VIE EN ROSE : La notion traditionnelle de journalisme est celle de « l'objectivité » ou, plus récemment, celle de « l'honnêteté » ce qui veut essentiellement dire : présenter les deux côtés de la médaille en restant en dehors du sujet Vous avez toujours fonctionné différemment comment qualifieriez-vous le genre d'information que vous faites ?

JANETTE BERTRAND : J'appelle ça de l'information populaire et j'appelle ça prendre des risques. Il m'importe de parler des choses humaines qui sont pour moi, beaucoup plus cruciales que les derniers développements au Proche-Orient. Les batailles des hommes — ce qu'on appelle les « intérêts supérieurs » de l'argent et du conflit — ne m'intéressent pas. Le pouvoir est un jeu qui me répugne : je ne veux pas apprendre ces règles-là. Mon petit pouvoir à moi, et je crois en avoir un, est le pouvoir des millénaires des femmes, un pouvoir détourné, un pouvoir de gants blancs, de porte d'à côté, de Sainte-Vierge vis-à-vis le Bon Dieu... Et si on me dit que le suicide chez les adolescents, l'éducation des enfants, l'alcoolisme sont des sujets « futiles », des discussions de bonnes femmes, je réponds qu'il me semble bien plus futile de parler de hockey et d'automobiles pendant des heures. Les conversations de femmes sont les vraies conversations sérieuses parce qu'on y parle de la vie.

LVR : N'est-ce pas perpétuer les stéréotypes de dire que la politique c'est pour les hommes ?

JB : La politique a toujours été pour les hommes. Il y a seulement 20 ans que quelques femmes s'en mêlent et pour ce faire, elles doivent apprendre le jeu des hommes. Les femmes n'ont pas l'habitude du pouvoir. J'aime penser que les choses changeraient si nous avions le contrôle mais peut-être tomberions-nous dans les mêmes pièges que les hommes. Le pouvoir est parait-il, la chose la plus grisante au monde... Comment savoir ? On ne change pas des millénaires de conditionnement en 20 ans. Déjà, ça va très vite. Moi, je suis sortie de l'époque de la grande noirceur et je me demande encore comment j'ai fait

LVR : On vous a souvent entendue dire que, toute votre vie, vous avez voulu prouver à votre père qu'une fille valait quelque chose. Pensez-vous avoir fini de faire vos preuves ?

JB : Difficile à dire... Savez-vous que la semaine de sa mort — il y a seulement deux ans — j'ai arrêté complètement de faire à manger. C'est que, toute petite, la nourriture était déjà liée pour moi à la notion d'amour. Mon père jouait beau-

coup avec mes frères et moi pour l'attirer, je faisais à manger. Évidemment je n'ai pas compris ça tout de suite. C'est épouvantable d'être si vieille pour comprendre les choses.

LVR : Vous avez parlé de prendre des risques dans vos émissions. En quoi consistent-ils ?

JB : Je fais beaucoup d'émissions qui sont menaçantes pour les hommes. Le viol, l'inceste, les femmes battues... Les hommes se sentent constamment menacés quand on leur parle de choses qu'on cachait autrefois. Évidemment mon nom, la cote d'écoute qui est excellente, me prêtent une crédibilité, m'aident à prendre ces risques. Mais tout ça s'est bâti lentement Ça s'est fait en ne trichant jamais et en ne prenant jamais le public pour des caves. S'adresser au monde ordinaire comme à du monde intelligent qui ont des choses à dire, c'est ma formule depuis toujours.

LVR : Quand on voit toutes ces émissions d'après-midi pour les femmes — comment s'habiller, comment éduquer ses enfants... — on s'aperçoit qu'il s'agit en fait d'une véritable formation professionnelle des ménagères. Est-ce que vous pensez qu'être ménagère c'est un métier ?

JB : Je dirais plutôt que c'est une job — et une job bien plate — que toutes les femmes font Moi, j'ai fait deux jobs toute ma vie, ce qu'aucun homme n'est capable de faire. Mais je ne vois pas pourquoi les femmes feraient tant d'affaires plates.

LVR : Depuis quand vous dites-vous féministe ?

JB : Depuis longtemps. Comment peut-on ne pas l'être en étant une femme ? Mais je comprends la réticence des femmes à se dire féministes. J'ai vécu la francomanie où il était de bon ton, après la guerre, de parler à la française et ensuite, l'anglomanie : « If you can't fight them, join them ». Or, les femmes qui veulent se retrouver du côté des hommes font preuve d'une attitude semblable. Ce désir d'être du côté du pouvoir, cette mentalité de colonisées que nous traînons, sont dangereux... Par contre, si je tiens à être « dérangeante », je ne veux pas choquer. Parce que si je choque, je vais tout perdre. Je vais perdre le monde, la confiance... L'influence que j'ai tient en partie, au fait que j'ai une vie de famille qui marche bien, que j'arrive toujours coiffée et bien habillée. Ces critères esthétiques me passent croyez-moi, et j'envie les femmes qui ne se les imposent plus. Je trouve qu'elles ont fait un pas. Mais j'avoue humblement que je ne suis pas rendue là.

FRANCINE PELLETER

pour LA VIE EN ROSE

« Avant ce désert politique et professionnel, je n'aurais pas imaginé de collaborer à un journal féminin où l'actualité, la politique, les problèmes sociaux ont moins d'importance que la mode mais dans les journaux dits « d'opinion », on prend si peu les femmes au sérieux. Sauf quelques cas isolés promus au rang d'exhibition, c'est-à-dire d'abilis qui permettent d'autant mieux de refuser les autres, on se méfie des femmes. Leurs idées ne sont pas considérées comme politiques, surtout quand elles choquent, c'est-à-dire quand elles le sont ».

Michèle Manceaux,
GRANDREPORTAGE
SEUIL. COLL. POINTS

« Il n'y a pas de journalisme sans morale. Tout journaliste est un moraliste. C'est absolument inévitable. Un journaliste c'est quelqu'un qui regarde le monde, son fonctionnement, qui le surveille de très près chaque jour, qui le donne chaque jour, qui donne à revoir le monde, l'événement. Et il ne peut pas à la fois faire ce travail et ne pas juger ce qu'il voit. C'est impossible. Autrement dit, l'information objective est un leurre total. C'est un mensonge. Il n'y a pas de journalisme objectif, il n'y a pas de journaliste objectif. Je me suis débarrassée de beaucoup de préjugés dont celui-là qui est à mon avis le principal. De croire à l'objectivité possible de la relation d'un événement ».

Marguerite Duras
OUTSIDE

LA VIE EN NEVROSE



photo : Diane Arbus

« Le sonneur prend sa trompe d'ivoire et parcourt le village en appelant les hommes. Ils viennent tous dans la case du chef et prennent place sur les nattes. Les femmes viennent aussi, mais on les fait rester dehors, comme c'est la loi, elles regardent par les fentes des bambous et écoutent ainsi. »

(Biaise Cendrars, ANTHOLOGIE NÈGRE)

Plus de femmes les lisent parce que plus de femmes les aiment et nous sommes même nombreuses, féministes de toutes épithètes, à les consulter, que ce soit dans la salle d'attente du dentiste, en cachette à la maison ou avec l'heureux prétexte, comme l'a fait Anne-Marie Dardigna en France, de se pencher sur le phénomène de la presse féminine¹.

Pourtant, même si elles se présentent en couleurs sur papier glacé, les revues féminines sont déprimantes. Je ne sais comment font par exemple les 129,143 lectrices qui, hebdomadairement, achètent LE LUNDI et les 288,000 qui, d'un océan à l'autre, feuillent MADAME AU FOYER². Moi, la lecture de ces magazines me donne les bleus. Véritables tchadors à l'occidentale, ces périodiques qui nous sont pré-déstinés nous bâillonnent et nous emmaillotent tout en ayant l'air de parler de nous à pleines pages.

Les revues féminines sont des revues spécialisées au même titre que les revues de chasse et de pêche, d'affaires et de cul. La Femme éternelle qu'on nous y présente est effectivement un être spécialisé dans l'art d'embellir, de séduire et d'appréter les restes. Aux aspirantes-candidates, il convient de souligner très tôt que les exigences requises sont grandes et que beaucoup de temps, d'énergie et d'argent sont nécessaires à la réussite du projet

« LA VIE C'EST 10% CE QUE VOUS FAITES ET 90% VOTRE FAÇON DE LA PRENDRE »

Les revues féminines sont des revues d'intérieur et d'intériorité.

Elles ne sont pas toujours inintéressantes et on peut, à l'occasion, y lire de très bons articles, mais elles n'ont qu'une définition de la féminité. On y cultive l'art du « happy ending » à tout prix et le prince charmant qui veille au grain n'est jamais bien loin. « La nature des choses est fréquemment invoquée. Et cette NATURE présente curieusement des liens fort nombreux avec l'idéologie dominante, avec la politique du mâle au pouvoir ». Les femmes des revues vivent dans des gynécées modernes sans aucun pouvoir réel sur le monde extérieur (on ne parle jamais de politique dans la plupart de ces magazines)... comme si rien n'avait changé depuis que le nez de Cléopâtre a porté ombrage à l'Histoire, CLIN D'OEIL, « Complice de vos 20 ans », et CHEZ-SOI, « Le magazine du rêve réalisable », deux nouvelles venues sur le marché québécois publiées, à 100,000 exemplaires chacune par les Editions Le Nordais regorgent de textes et de bas de vignettes qui ont le même effet engourdissant que la musak du métro.

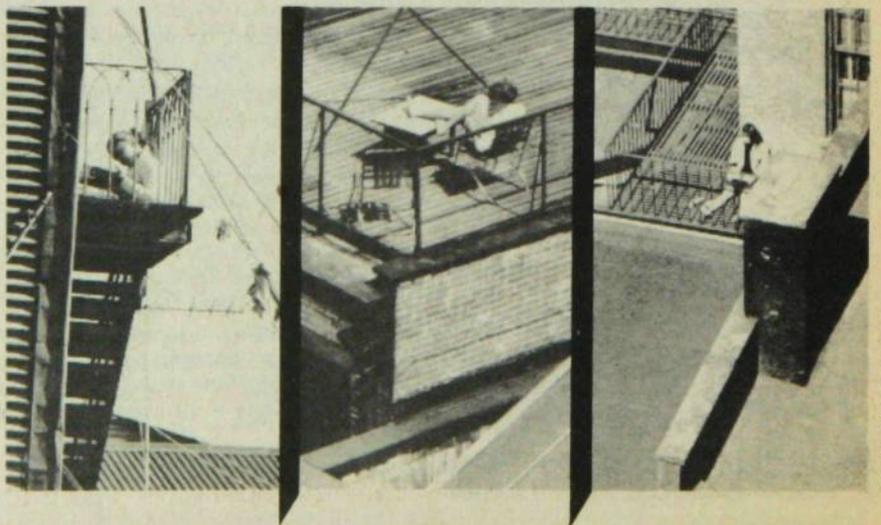
Le « Chez-soi du mois » de juin dernier était ainsi présenté : « Pour Sonia, à la vie professionnelle trépidante, l'important était de s'inventer un chez-soi plein de quiétude et reposant ». A voir l'intérieur luxueux de cette maison « située à quelques pas de la cohue et de l'agitation du centre-ville » on comprend que Sonia ne mène pas la vie de Carmen, caissière chez

Provigo, qui, j'en suis sûre, aurait besoin de se reposer de sa journée pas tellement trippante « sur le niveau supérieur de la terrasse (...) et de prendre des petits déjeuners ensoleillés et de se détendre agréablement dans un mobilier de rotin blanc qui ajoute une note de fraîcheur et de vacances ». Ce que nous propose le plus souvent la presse féminine est faux et inaccessible si ce n'est la réussite d'un « croque-monsieur pour deux personnes » sur la fiche-cuisine (sic). « Les heures filent... les plantes s'épanouissent dans un coin de séjour attendant à la serre. »

LA DIÈTE RAPIDE DU MAILLOT DE BAIN

Les pontifes des revues féminines sont aussi souvent des hommes, éminents et souverains spécialistes médecins, psychiatres et couturiers qui s'arrogent des pouvoirs excessifs sur nos corps.

Dans la revue VIVRE, « Le magazine de la santé physique et mentale » publié à 32,000 exemplaires par le Groupe Québecor, la liste des chroniqueurs comprend quatre médecins (trois hommes et une femme) et un phytothérapeute⁴ ! On y parle principalement des maladies, des régimes-miracles (au cours de l'été Ginette Reno avait enfin découvert comment maigrir de 60 livres sans régime) et de sexualité. On y apprend que : « Même actuellement, alors que la libération de la femme la rend égale ou presque, le mâle garde sa fonction d'initiateur. Sur lui repose le succès, ou l'échec, pour une bonne partie du moins »... on se demande bien laquelle. La normalité a une fois de plus la vie sauve.



Photos : André Kertész

Les revues de mode, très pernicieuses, nous offrent également des images déformées de miroir-de-Parc-Belmont comme réelles et normales, alors que nous savons toutes que le grand mannequin de six pieds deux, 90 livres souffre d'anorexie. Mais le sourire de la cover-girl sur toutes les couvertures ne trompe pas : les revues de mode se vendent bien et représentent les intérêts énormes des manufacturiers et marchands de vêtements.

« L'American smile » est effectivement toujours de mise à toute heure du jour mais il n'est pas contagieux et n'est pas compris dans le prix de vente du magazine. Pour vous consoler il reste la consommation-compensation du petit soulier dernier-cri, mais le Colombine dans son légué à M^{me} CHATELAINE semble avoir perdu quelques plumes. Qu'on en juge simplement par le retour en force des cover-girls sur les couvertures.

FÉMINISME TEMPÉRÉ AVEC RAFALES DE VENT

Le cas de la revue CHATELAINE est intéressant Avec des ventes au Québec de 284,000 exemplaires, soit environ 40,000 de plus que le magazine ACTUALITÉ, elle est de loin la revue féminine la plus populaire. Il y a quelques années, voulant coller de plus près à la réalité de ses lectrices, la revue était entrée, avec quelques changements et de nouvelles journalistes, dans la catégorie des magazines que Mme Dargigna nomme un peu hautainement « les revues du contre-pouvoir féminin » : « Au mieux, il s'agit d'un réformisme classique visant à amé-

liorer l'adaptation des femmes aux structures déjà existantes ».

La publication de dossiers sur l'avortement (février 1979), sur « les femmes et leur gynécologue » avait fait croire à un vent de libéralisme. Il y avait eu quelques accidents de parcours telle l'indignation soulevée par la bande dessinée d'Andrée Brochu et de nombreuses lettres de lectrices dénonçant régulièrement la publicité abusive et oppressive de la revue, mais dans l'ensemble, CHATELAINE plaisait et plaît encore. Pourtant, depuis un an et cédant aux pressions des éditeurs de Toronto, McLean Hunter, et à celles des publicitaires qui paient \$3,200 pour une page de publicité dans son légué à M^{me} CHATELAINE semble avoir perdu quelques plumes. Qu'on en juge simplement par le retour en force des cover-girls sur les couvertures.

« JE ME SUIS FAIT ENLEVER UN SEIN, COMMENT PEUT-IL M'AIMER ENCORE ? »

La presse féminine est la seule qui traite de l'émotion humaine ; elle aborde autant les débordements du corps, même si on nous enjoint rapidement de les endiguer, que les tourments du coeur et c'est principalement pour cela qu'elle est jugée futile par les médias d'information. Aux hommes qui nous côtoient, debout devant les kiosques à journaux, on offre le monde, en toute objectivité, mais c'est à nous toutes et à nous seulement que l'on demande de rendre la vie vivable, en toute harmonie



N.B. C'est CHEZROGER, mon dépanneur licencié, qu'ont été sélectionnées les revues dont il est question dans cet article. L'échantillonnage n'est pas à proprement parler très scientifique mais si vous connaissiez l'exiguïté des lieux, vous comprendriez vite que Roger ne peut se permettre de « tenir » de magazines impopulaires. Je me suis donc fiée à sa connaissance toute sociologique du quartier et à son sens inné des affaires pour assurer une certaine crédibilité à mon enquête.

1/ Anne-Marie Dardigna, LA PRESSE FÉMININE, Maspéro 1979.

2/ Ces chiffres sont tirés de CARD (Canadian Advertising Rates and Data). Juin 1981.

3/ LE LUNDI, Vol. 5 no. 18.

4/... qui soigne les plantes !

MARIE DÉCARY

Beau temps pour laver!

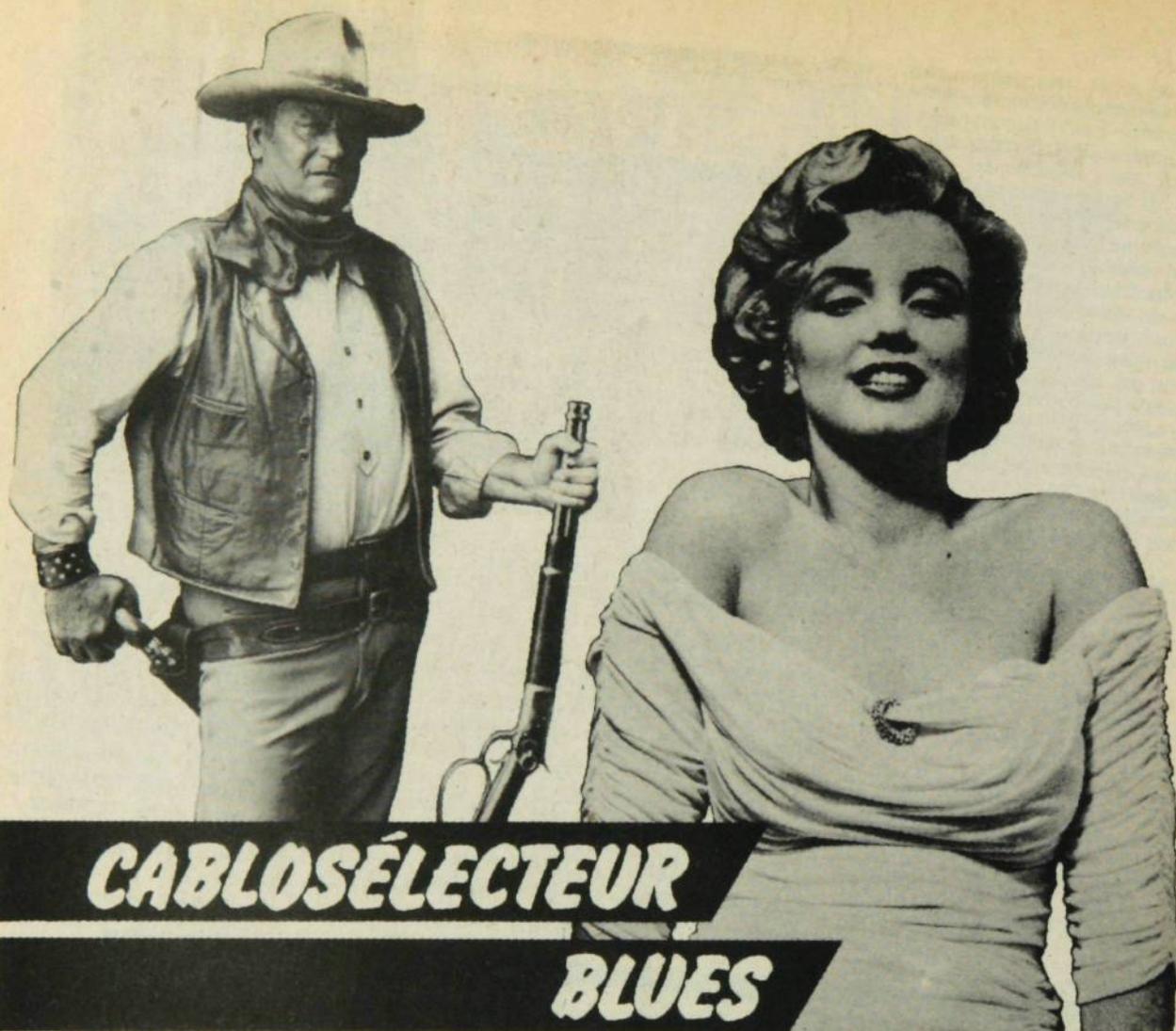


CHATELAINE/JUIN 1980

En juin 1980, notre illustre illustratrice et collègue, Andrée Brochu, tannée comme les deux héroïnes de sa bande dessinée de voir l'agent Glad ou M. Net nous conseiller dans le choix de nos outils de travail (a-t-on déjà vu Madame Gingras recommander l'achat de la scie-sauteuse X et X à son castor-rongeur-de-bricoles ?) présentait à Châtelaine, à titre de collaboratrice-régulière pigiste, une B.D. intitulée : « Beau temps pour laver » que nous reproduisons ici.

Les commentaires du public-lecteur furent nombreux et pour la plupart venimeux. En septembre, Châtelaine publiait dans son courrier deux lettres désapprobatrices. La première, celle d'un homme... « il est vrai que je suis un homme, un publicitaire par surcroît... » qui jugeait la B.D. « vulgaire, négative et peu réjouissante » et la seconde envoyée par une lectrice régulière qui considérait que «... faire de l'esprit de ce calibre sur un sujet aussi délicat (...) et donner une telle réplique au médecin est simplement impensable et de mauvais goût ».

Dans le numéro suivant une autre lectrice voulut rétablir certains faits : « (...) si, entre femmes, on se moque de nos bobos c'est que l'on commence à se réveiller et à cerner le mal déjà fait ». Mais aux yeux de l'équipe de rédaction, encouragée par la maison-mère de Toronto à agir vite, la « farce » avait assez duré ; on conseilla donc à Andrée Brochu d'aller rire ailleurs. CRIC CRAC CROQUE !



CABLOSÉLECTEUR

BLUES

Jeudi soir, 11 juin, 19h30...

/ **LUI** : « Être viril, madame, c'est être comme le Créateur et confier la création à la femme. » / **LUI** : « L'homme thaïlandais est en étroite relation avec son éléphant... Il passe souvent plus de temps avec lui qu'avec sa famille. » / **LUI** : Il nous fait plaisir de louer le courage de ce garçon handicapé qui... » Dans la foule, **ELLE** encourage **LUI** à devenir médecin... / Its a super good milk chocolate — Flash sur le cul d'**ELLE** sur la page / **LUI** : «<< We had a tough fight. » **ELLE** : « I forgot the shopping list. » / **LUI** : « Toute définition de moi serait limitative. » **ELLE** : « Le café est prêt. En voulez-vous, Maître ? » / **LUI** : « C'est une femelle, j'aurais dû m'en douter : elle est belle. » / **LUI** : « Tourne pas le dos quand je te parle ; sois un homme, toi. » / **LUI** : « L'argent est le nerf de la guerre. » **ELLE** à **LUI** : « Le personnel sur place est de tout premier ordre, de quoi satisfaire les désirs les plus exigeants. » - **ELLE** à **LUI** : « J'aime ce que je fais, j'ai le sentiment d'être une infirmière... Beaucoup d'hommes malheureux repartent d'ici heureux... Si on ne pouvait m'acheter avec de l'argent, l'argent perdrait de sa valeur... Tu veux encore de moi ? » Et elle se mit à passer l'aspirateur et à faire cuire les carottes. / **LUI** : « Je ne peux pas supporter d'être regardé de haut en bas. » / Maman fait frire au goût de Jeannot le poulet dans l'huile Crisco / **LUI** : « A moitié nue dans la voiture, c'est la femme de... » **LUI** : « Regardez comme elle est belle, cette grande âme, cette Mater Dolorosa. » **LUI** : « Oh ! l'héroïsme de ce prêtre qui va frôler l'abîme. » / **LUI** : « The super compétition of the fighters... The test men and their machines. » / **ELLE** : « As said the general, simulation test is called power projection. » Le général pointe un doigt d'acier, son parterre de médailles sur le coeur. / **ELLE** : (asile rétro) « I'm not sick, my husband sent me here ; he said I slept with another man. » / **LUI** : « Eh Miss, What's the secret of your beautiful hair ? » / **ELLE** : This year, I'm in the entertainment committee ! » / **LUI** à **ELLE** : (pour qu'elle retire une plainte de viol) « Que dirais-tu de nouvelles robes, de fourrures, d'un voyage ? » / Tropic Tan... pour un bronzage sauvage... Flash sur le cul d'**ELLE**. / **ELLE** : (au président qu'elle vient d'interviewer) « J'espère que mon texte ne vous décevra pas... » / **LUI** à **ELLE** : « For you who need maximum strength take Anacin / **LUI** : « He loves danger... a real modern hero. » / You love it as a kid you trust it as a mother / **LUI** : « Kidney drug is for you. » Flash sur cette femme seule cachée derrière ses verres fumés, entre deux allées de pharmacie... 23h30 : Assez... NICOLE CAMPEAU

Pour vous mesdames...

Chère Pierrette,

Je vous écris pour vous féliciter de votre émission. Quand les enfants sont à l'école, et que moi je reste seule avec Toto, je vous écoute toujours et j'apprends beaucoup de choses.

Il faut que je vous dise tout de suite que mon mari a beaucoup aimé votre recette de poulet aux pommes et, comme le disait votre invité du ministère de l'Agriculture, il faut encourager nos producteurs locaux. De plus les pommes nous font faire des économies et j'ai appris avec votre expert en budget familial que la bonne ménagère est aussi une consommatrice avisée. Une suggestion : la prochaine fois que vous parlerez des pommes, j'aimerais que vous invitiez aussi un dermatologue parce qu'après avoir pelé mes deux paniers de McIntosh, j'ai fait une grosse crise d'urticaire. Est-ce normal ?

J'ai fini hier la salopette pour Toto mais j'ai dû mal comprendre les explications de votre charmante couturière, parce que le califourchon tire vraiment d'un côté et que Toto boite un peu quand il la porte. Mais c'était vraiment une bonne idée cette suggestion d'utiliser les vieux pantalons de notre mari. Justement, Victor a beaucoup engraisé dernièrement. Êtes-vous certaine que le régime de Nutri-Diète est sans danger ? Je pose la question à votre spécialiste de l'obésité, parce que moi, j'en ai pris et j'ai engraisé de cinq livres.

Je voudrais vous demander conseil au sujet de ma fille Annette.

Elle est au secondaire III et elle m'inquiète un peu. Je ne la reconnais plus depuis quelque temps : elle est devenue calme et douce, elle ne casse plus rien, même pas les assiettes. Au contraire, maintenant elle adore faire la vaisselle ! L'autre jour, elle a frotté ma poêle pendant deux heures avec de la laine d'acier. D'un côté, je suis contente qu'elle devienne une bonne ménagère, mais c'était ma belle poêle en Teflon et Annette voulait l'étendre sur la corde pour que les voisins puissent voir qu'elle brillait au soleil. Mon mari pense qu'Annette prend de la drogue. Moi je ne le crois pas parce que votre psychologue scolaire a expliqué l'autre jour que les enfants qui prennent de la drogue cessent de communiquer, ont des conflits avec leurs parents et sont très malheureux. Ma petite Annette et moi, on ne se chicane plus jamais et ces



UN JOUR
MON PRINCE VIENDRA

ET JE SERAI SANS
DOUTE SORTIE MAGASINER

temps-ci Annette parle sans arrêt et elle a tout le temps le fou rire, même quand son père dit qu'il va l'envoyer à l'école de réforme. Qu'en pensez-vous ?

Votre émission de la semaine dernière, sur l'alcoolisme, m'a beaucoup bouleversée. Comme j'ai été aveugle. Je n'avais jamais pensé que mon mari allait à la taverne tous les soirs à cause de moi. C'est vrai que je n'essayais pas de le comprendre et de l'aimer comme il est. Je m'occupais trop des enfants et pas assez de lui. Je négligeais mon aspect physique et je l'emmerdais avec des problèmes insignifiants comme la machine à laver qui déborde ou la rougeole de Pierrot. Je l'exploitais en lui demandant trop d'argent et ça lui donnait un sentiment d'échec. Après vous avoir entendue, j'ai décidé que tout cela allait changer. Lundi, j'ai redécoré le salon, préparé vos délicieux hors-d'oeuvre, un boeuf bourguignon et un gâteau fort et noir, pour manger en tête à tête à la chandelle et dialoguer avec lui. Je m'étais bien coiffée et maquillée grâce aux conseils de votre coiffeur et de votre esthéticienne. Victor est revenu de la taverne vers minuit et demi. Je m'étais endormie devant la télévision et je n'ai pas pu l'accueillir comme il aurait fallu : je n'ai pas eu le temps de le prévenir que j'avais changé la table à café de place. Il s'est enfargé dedans, et quand il m'a vue, toute jolie et pimpante, il a pensé que je voulais rire de lui, il s'est mis à crier et il est allé dormir dans son char avec le 40 onces de gin.

Mais je ne me décourage pas. Comme vous le dites, il faut beaucoup de patience et de persévérance pour réussir sa vie de ménage.

J'ai le temps de vous écrire ce soir parce que Victor est parti pour deux semaines aux Etats-Unis suivre un cours de formation professionnelle. Je profite de son absence pour lire le livre que votre sexologue invité, M. Desjardins, nous a conseillé l'autre semaine.

Maintenant, chaque fois que Je fais pipi, je contracte plusieurs fois de suite mes muscles pelviens. Je ne ferai plus l'erreur d'oublier que Je suis d'abord et avant tout la maîtresse de Victor et qu'il a droit à une relation érotique riche et passionnante.

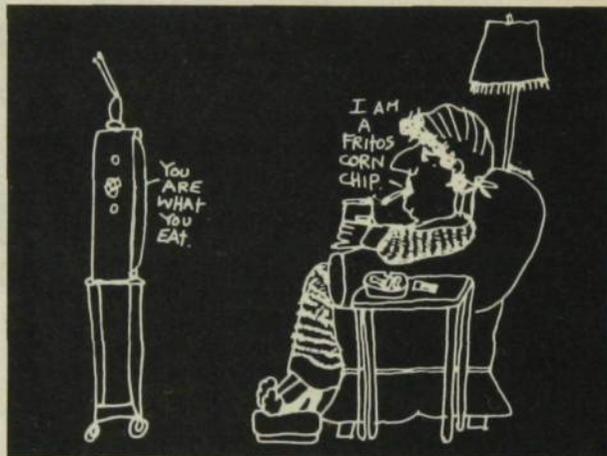
Chère Pierrette, je sais que vous en faites déjà beaucoup pour nous et j'aurais encore un petit service à vous demander.

Je voudrais que vous alliez parler au ministre de l'Éducation et au ministre du Travail. Expliquez-leur que grâce à vous, toutes vos auditrices apprennent leur beau métier de femme : tous les jours, nous nous recyclons et nous nous perfectionnons ensemble, chacune dans notre maison. Ça vaut bien un cours de deux semaines aux États-Unis ! S'ils ne comprennent pas où vous voulez en venir, donnez-leur l'exemple de mon mari. Quand il va aux États pour apprendre à mieux faire sa job, il gagne \$300 par semaine et on lui rembourse ses dépenses. Alors si c'est vrai que nous sommes égales aux hommes, pourquoi ne serions-nous pas payées pour regarder votre

émission ? Quant aux dépenses, justement, la grosse lampe de la T. V. vient de brûler. Je ne voudrais pas vous faire de la peine chère Pierrette, mais si le gouvernement ne la rembourse pas, vous allez perdre une fidèle auditrice.

Merci à l'avance

SYLVIE DUPONT



VOUS ÊTES CE
QUE VOUS MANGEZ

JE SUIS UN SAC
DE CHIPS FRITOS

Dessin tiré de IMI TRAINING TO BE TALL AND BLONDE
• Nicole Hollander et R. St-Martin's Press.

des luttes et des rires quatre ans déjà !

Une entrevue-fiction entre une très imaginaire
"journaliste" et une très réelle "militante"

Quand on lit DES LUTTES ET DES RIRESEDEFEMMESpour la première fois, on est un peu... surprise...

Surprise ? J'espère bien ! Ce n'est pas par hasard si la revue ne ressemble pas à grand'chose de connu ! Bon, il y en a sans doute qui sont tellement « surprises » qu'elles n'insistent pas, ne se laissent pas tenter par l'aventure... Car c'est une sorte d'aventure DES LUTTES ET DES RIRES. Oh, pas la grande aventure exotique mais l'expérience, l'innovation - si possible - à portée de la main.

Vous voulez parler d'expériences littéraires ? Dans le genre poésie d'avant-garde ?

Hou là là... pas du tout!... Quoiqu'il peut très bien y avoir des textes de recherche littéraire (d'avant-garde, ça métonnerait, hum. hum...). Non, DES LUTTES ET DES RIRES, c'est une tribune donc un outil pour exprimer des réflexions, faire circuler des informations, faire part de démarches féministes personnelles et collectives. Parler de nos luttes et de nos rires, quoi ! Mais c'est pas juste du papier imprimé qu'on lit et qu'on classe dans ses archives... Il y a tout un projet de pratique féministe (quelle ambition!), par le mode de participation ouvert par des discussions sur chaque aspect technique de la production, par une remise en question

régulière du fonctionnement et puis tu sais, la fameuse phrase « le privé est politique »...

Le quoi ?

« Le privé est politique » ; nos actes quotidiens ont tous une signification politique et on peut aussi dire que la réflexion politique appelle une pratique de vie quotidienne. Et bien, c'est important ça à DES LUTTES ET DES RIRES C'est pas toujours facile à faire, tu penses bien, mais on s'essaye... Par exemple, nos discussions sur le financement. Il n'y a pas d'annonces dans la revue et tant qu'on pourra s'en passer, on sera heureuses de ne pas avoir à débattre chaque proposition de publicité, son con-

« Nous voulons créer un lieu où nous puissions prendre la parole de manière autonome... Nous voulons rompre avec le découpage arbitraire de la réalité en tranches : le politique, le social, l'international, le culturel, etc.. Nous avons découvert un mode de travail très particulier au sein d'un groupe de femmes qui « nourrissait » notre écriture individuelle sans nous obliger à passer par un moule unique d'écriture collective. Nous voulions rompre avec les habitudes de lecture, laisser aux revues féminines dont le but est de séduire les « femmes-femmes », leur papier glacé et leur couverture ektachrome. Or certaines d'entre vous nous l'ont reproché. Les normes de lecture de la presse classique n'ont pas été rompues ».

HISTOIRE D'ELLES

« (...) tu me demandes comment va l'Entrelles... ben la revue, ma vieille, on la tient à bout de bras! pis les épaules sont fatiguées... la collective a décidé de la faire paraître quatre fois cette année, au lieu de six. pis encore l'on va prendre ça numéro par numéro, l'énergie nous fait défaut, l'argent aussi... (as-tu déjà entendu cette rengaine quelque part ??? elle semble drôlement familière...) on ne le sait même plus si c'est le bon moyen... ».

ENTRELLES,
FÉVRIER 81



tenu, d'où elle vient, etc. C'est rare une publication sans publicité et c'est tellement agréable, non ?

Euh... oui, c'est rare. Mais revenons aux textes : comment l'équipe de rédaction décide-t-elle sa politique éditoriale ? Comment les journalistes...

Quelle équipe de rédaction ?! Quelles journalistes ?! Récapitulons et soyons précises : la revue est produite par un collectif, c'est-à-dire un groupe féministe qui n'a rien à voir avec une équipe de rédaction ou un comité de lecture. Avec les collaboratrices régulières ou occasionnelles, le collectif discute, coordonne, exécute les tâches nécessaires au « 56 pages » qui sort cinq fois par an tous les deux mois depuis trois années pleines. Les articles et illustrations proviennent de sources très diverses, d'individues ou de groupes, de Matane ou de Montréal, de féministes radicales ou de féministes socialistes... Ça fait un peu melting-pot par moments, avec tout ce que ça comporte de richesse et de problèmes ou insatisfactions.

En gros - très gros - c'est ça DES LUTTES ET DES RIRES. Ah, j'oubliais aussi de parler des dossiers. Chaque dossier remplit à peu près la moitié de la revue, c'est du stock ça ! L'élaboration du dossier, la recherche d'articles, éventuellement leur rédaction sont sous la responsabilité d'un comité autonome. C'est un des nombreux moyens de participer à la revue. D'autres comités existent pour toutes les tâches techniques. Il y a seulement

l'impression et la composition qui ne sont pas assumées par des femmes (ça viendra un jour...?)

En conclusion, vous semblez bienparties pour une nouvelle année...

On l'aurait juré, n'est-ce pas ? Et pourtant ! Que de remises en question en ces mois d'été 1981 ! Chaque année nous faisons un bilan pendant le break estival et on se réoriente pour l'année suivante. Cette fois-ci on prend un peu plus de temps pour discuter de l'avenir de DES LUTTES ET DES RIRES. On suspend la publication jusqu'à la fin de l'année 81. J'entends déjà la question qui se presse sur vos lèvres : « Mais pourquoi, pourquoi ? » Et bien, il est nécessaire que de nouvelles femmes entrent au collectif. Question d'énergie, d'équilibre, de sang neuf. Et il y a peut-être d'autres modes de fonctionnement à expérimenter. On a envie aussi de discuter de plein de choses passionnantes et nécessaires pour repartir d'un bon élan. De toute façon, la revue est un moyen et non une finalité. Alors, des moyens d'action, de lutte, on en a encore beaucoup à trouver collectivement.

CHRISTINE LEMOINE
Pour le collectif de
DES LUTTES ET DES RIRES
DE FEMMES

N.B. Un article signé du collectif est paru dans le vol. 4 no. 1 (oct-nov. 80). Ce long texte situe la revue après trois ans de fonctionnement et précise les orientations de DES LUTTES ET DES RIRES. C'est une référence importante qui reste encore d'actualité. Un autre article bilan, à paraître dans le prochain numéro devrait redéfinir ce que veut être DES LUTTES ET DES RIRES.

« Sur le plan technique, l'expérience des TÊTES DE PIOCHE démontre de façon éclatante qu'il est possible à un groupe de femmes de réaliser un projet aussi audacieux que de publier un journal mensuel autonome — féministe de surcroît — et que la presse féministe « à l'état pur », si je puis dire, a sa place ici, une place viable... Armées de courage et de bonne volonté, ces militantes qui n'étaient nullement des journalistes de métier — du moins, au départ — ont amorcé une façon différente de pratiquer le journalisme, d'abord en le dé-professionnalisant, c'est-à-dire en rejetant les schèmes habituels de la société masculine dominante... mais surtout en réussissant à transmettre à la fois l'émotion vécue et l'analyse théorique, au plan de l'individu autant qu'à celui de la collectivité, le plus souvent en projetant la réflexion jusque vers l'action. C'est ce qui en fait un journal féministe révolutionnaire ».

Préface
LES TÊTES DE PIOCHE,
COLLECTION COMPLETE